

senacq, qu'il ne pouvait pas mieux confondre ses calomniateurs que par la plus entière soumission aux ordres du roi, dont la clarté et la précision n'avaient plus besoin de nouveaux développemens ni d'une interprétation particulière ; qu'il appartenait au souverain de délibérer, d'examiner et d'ordonner ; que le devoir du sujet était d'obéir aveuglément ; que son honneur consistait dans sa soumission ; qu'il ne convenait pas aux membres d'un corps de se croire plus sages que la tête ; qu'on lui reprochait, il est vrai, de n'avoir pas fait tout ce qui était en son pouvoir pour prévenir les excès des sectaires ; mais qu'il dépendait encore de lui de réparer sa négligence en aidant du moins à conserver la tranquillité et le bon ordre jusqu'à l'arrivée du monarque dans les Pays-Bas (1).

Si l'on adressait au comte d'Egmont des reproches comme à un enfant désobéissant, on le traitait suivant la connaissance que l'on avait de son caractère ; mais à l'égard de son ami, il fallait avoir recours à l'adresse et à la dissimulation. Le prince d'Orange avait aussi fait mention dans sa lettre des soupçons malveillans que le roi avait conçus de sa fidélité et de son dévouement, non qu'il se flattât encore comme d'Egmont de détruire ces soupçons dans l'ame du monarque, mais dans l'intention de saisir ce prétexte

(1) Meteren, liv. II, p. 46, verso.

d'Orange, averti de bonne heure, avait eu la veille la précaution de faire rompre le pont qui joint la ville à Osterweel, sous le prétexte d'empêcher les calvinistes d'aller se réunir à l'armée de Thoulouse, mais plus vraisemblablement afin que les catholiques ne tombassent pas sur les derrières de l'armée protestante; ou bien afin que Lannoy, s'il était vainqueur, ne pénétrât pas dans la ville. Par les mêmes motifs, il ordonna de fermer toutes les portes, et les habitans, qui ne comprenaient rien à tous ces préparatifs, flottaient incertains entre la curiosité et la crainte, lorsque le bruit de l'artillerie d'Osterweel leur annonça l'événement. Aussitôt ils coururent en foule sur les remparts et sur les murs: quand le vent eut dissipé la fumée de la poudre, et laissé voir les combattans, le spectacle complet d'une bataille s'offrit à leurs regards. Les deux armées étaient si près de la ville, que l'on pouvait distinguer les drapeaux et entendre clairement la voix des vainqueurs et les cris des vaincus. L'aspect que présentait alors Anvers était plus effrayant que la bataille elle-même. Chaque parti avait sur les murs ses amis et ses ennemis. Chaque événement y répandait en même temps la joie et la terreur. L'issue du combat paraissait devoir décider du sort de chaque spectateur. On pouvait deviner sur le visage des Anversoïis tout ce qui se passait sur le champ de bataille; la défaite et le triomphe, l'effroi des vaincus, la rage des vain-

« plus tard. Au surplus, ajouta-t-il, dans quelque « endroit qu'il se trouvât, il se comporterait toujours « en sujet fidèle du roi. » On voit comme le prince allait chercher bien loin les motifs de sa fuite, pour ne pas faire mention du motif seul qui l'y décidait en effet (1).

Berti espérait encore obtenir de l'éloquence du comte d'Egmont un succès où la sienne avait échoué. Il proposa une entrevue. Le prince l'accepta avec d'autant plus d'empressement, qu'il désirait vivement lui-même embrasser encore une fois son ami avant son départ, et tâcher de le soustraire, s'il était possible, à la perte certaine où le conduisaient ses illusions. Cette entrevue mémorable, la dernière qui eut lieu entre ces deux amis, se passa à Willebroeck, village situé sur la Ruppel entre Bruxelles et Anvers, le 1^{er} avril 1567; le secrétaire intime Berti et le jeune comte de Mansfeld y assistèrent. Les réformés, dont la dernière espérance reposait sur l'issue de cette conférence, trouvèrent moyen d'en apprendre le résultat par un espion qui se tint caché dans la cheminée de la chambre où elle eut lieu (2). Tous les trois réunirent leur éloquence pour attaquer la résolution du prince, mais sans pouvoir l'ébranler. « Il t'en coûtera tes biens,

(1) Burgundius, lib. III, p. 456, 458. — Strada, t. I, lib. VI, p. 318, 320.

(2) Meteren, liv. II, p. 47, verso.

« six cent mille florins et plus si vous pouvez. » Ils répondirent « que la première proposition répugnait à leur conscience, mais qu'on pourrait peut-être se procurer de l'argent s'il consentait à leur faire connaître à quel usage il voulait l'employer. » — « Ah ! » s'écria-t-il avec dépit, si j'en divulguais l'emploi, il faudrait renoncer à mes projets. » Il rompit aussitôt la conférence et quitta brusquement les députés. Ses dettes énormes donnèrent lieu au reproche qui lui fut fait d'avoir dissipé son bien et favorisé les innovations; mais il assura qu'il jouissait encore de soixante mille florins de revenu. Cependant il se fit prêter avant son départ, par les états de Hollande, vingt mille florins pour lesquels il engagea quelques domaines; on ne pouvait se persuader qu'il cédât ainsi sans résistance à la nécessité, et qu'il renonçât pour l'avenir à toute tentative. Mais ce qui occupait son ame était ignoré de tout le monde; personne ne pouvait y lire. On lui demanda quelle conduite il se proposait de tenir envers le roi d'Espagne. « Pacifique, répondit-il, à moins qu'il n'attaque mon honneur ou mes biens. » Il quitta ensuite les Pays-Bas pour aller jouir du repos dans sa ville natale de Dillembourg au comté de Nassau. Un grand nombre de personnes l'accompagnèrent en Allemagne. Il y fut bientôt suivi par les comtes de Hoogstraeten, de Cuilembourg et de Bergh, qui aimèrent mieux partager son exil volontaire que de s'exposer légèrement à un sort incertain. La nation

